

Au théâtre du Jorat

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **48 (1910)**

Heft 20

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-206864>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

cheinta quuva asse granta... sé pas quemet vo dere... asse granta qu'on pridzo de djonno, et que pao vo z'accouilli de cliu fronnâie à vo fère verî lè quatro fè ein l'air. Foudràî pouâi la lâi copâ tot ein iadzo, na pas quemet fasâi Brin-na-casaqua que l'avâi on tsin que faillâi lâi sabrà la quuva: po ne pas que cein lâi fasse trau mau et rongnî direct à rà la rita, clii tadié lâi ein copâve ti lè dzo on petit bet. La comèta, foudràî pœuâi la lâi fotre avau tot d'onna terya, à rà lo perte. Porrâi pao-tître servi adan po fère on pucheint pont que l'odrâi tant qu'à la lena. Aprî on porrâi lâi beta on trame. Sarant conteint pè Lozana.

Yé bin ruminâ à cein que faillâi fère po ne pas fère estermînâ pè cliiâ chenollie de comèta et crâyo avâi trovâ on remîdo. Se fâ pas effè, vu fère setâ dessu onnâ budzenaire quieinze dzo doureint. A-te que cein que vo vu dere: Vo sède prau que quand lâi a de la nâ et dau dzalin dessu lè fi dâi téléphone, po la fère tsesi n'a rein que sâi pe vito fè que de téléphonâ ein allemand. Lo tutche l'è onna leinga que fâ tot crezenâ.

Dan, lo dize-houit, quand vo verrâ fusâ la comèta, sailli ti de voutrè z'ottô, lè z'hommo, lè z'einfant, lè Jui, lè fenne — eh! mon Dieu! n'âobliâ pas lè fenne, pouant bramâ pe fè que lè z'auto — et pu bouâilâde ein allemand, tant que le mor vo châota:

« Tondreverte, creibe de comèta, ouze! »

Et vo verrâ la comèta, épouâirya, lèva la quuva... et pu fotre lo camp.

MARC A LOUIS.

AU THÉÂTRE DU JORAT

La fièvre des habitants de Mézières, que nous signalions l'autre jour, atteint maintenant son apogée. Dame! l'entreprise dans laquelle ils se sont lancés n'est pas une mince affaire. C'est après-demain que leur grand et original théâtre ouvrira ses portes pour la première représentation d'*Aliénor*, la nouvelle œuvre de M. René Morax. Il s'agit de montrer au canton de Vaud, et à nos amis du dehors, que le véritable art dramatique populaire, né dans le Jorat le 14 avril 1903, est très vivace et qu'il ne demande qu'à s'épanouir. Pour qui connaît l'auteur, ses collaborateurs et ses interprètes, la journée du 16 mai marquera de nouveau dans nos annales, la chose ne fait pas l'ombre d'un doute. Cette conviction, elle s'est emparée de tous ceux qui ont suivi les préparatifs du spectacle, ou à qui il n'a même été donné que de passer quelques heures dans ce village où chacun, peu ou prou, s'occupe à faire triompher une œuvre sur laquelle convergent toutes les pensées.

Entrez dans l'une quelconque des bonnes auberges de Mézières, ou dans la première maison venue — elles sont toutes plus hospitalières les unes que les autres — ou encore dans une de ces étables où s'alignent les croupes fauves d'une demi-douzaine de belles vaches, partout vous n'entendez parler que d'*Aliénor*, la jeune châtelaine de Romont, de son époux, du sire Mainfroy, et d'un tas d'autres personnages dont vous voudriez bien qu'on vous parle un peu plus longuement; mais les acteurs, malins autant que discrets, n'en disent que ce qu'il faut pour aviver votre curiosité. De la musique que M. Gustave Doret a écrite pour les chœurs, des décors auxquels MM. Jean Morax et Hugonnet mettent la dernière main, vous n'apprenez pas davantage; mais les regards où brillent la flamme de l'enthousiasme vous instruisent plus éloquemment que bien des paroles sur le degré de beauté du spectacle qui s'élabore ainsi dans le plus grand des mystères.

On nous a demandé si *Aliénor* était une pièce dans le genre de *Henriette*, de M. René Morax, ou de *Sur la pente*, de M. Benjamin Vallotton.

Nous pouvons rassurer ceux de nos lecteurs, — et c'est sans doute la généralité — qui ne goûtent guère la littérature anti-alcoolique transportée à la scène: l'action d'*Aliénor* se passe au temps où la Croix-Bleue et l'Ordre des Bonstempliers étaient loin d'être en germe.

LE BON VIN

Il y a quelques jours s'est tenu, à Paris, un congrès de physiothérapie auquel assistaient quelques praticiens du canton de Vaud et que présidait M. Landouzy, l'un des plus illustres médecins de France. Dans un discours, M. Landouzy a parlé des vertus du vin. Quand bien même il pensait avant tout aux crus de son pays, les lecteurs du *Conteur vaudois* ne seront pas fâchés, sans doute, de savoir comment s'est exprimé ce célèbre homme de l'art. Un de ses confrères de Lausanne a bien voulu nous transmettre le relevé de ses paroles. Le voici:

« Combien Pline ne prendrait-il pas en pitié nos flasques buveurs d'eau, jeunes gastropathes neurasthénisés, lui qui proclame le vin entretenir les forces, le sang, le teint! »

« Un peu de vin, écrit-il, fait bien aux nerfs; trop de vin leur fait mal. Il récrée l'estomac, excite l'appétit, amortit les chagrins et les soucis; il est diurétique, réchauffe et procure le sommeil. »

« Qui, aujourd'hui, parlant, je suppose, de nos bordeaux fortifiants, de nos bourgognes agréablement diurétiques et de nos champagnes hilarants, dirait l'action physiologique des vins généreux de France, mieux que Pline buvant, chaque jour, un peu de falerne et de massique? »

« A notre tour, comme nos confrères, les diététistes romains, nous recommandons d'user du bon vin naturel. Pourquoi, en fils indignes, en physiologistes et en économistes aveugles, nous refuserions-nous à tirer, de nos vignobles aussi, les énergies que, pour les caresses du palais, les satisfactions de l'estomac et la gaieté de l'esprit, y accumule le Soleil? »

« Experte et sobre, notre section de diététique permet, aux repas, l'usage du bon vin, autant qu'elle en proscribit l'abus. Se tenant à l'écart des abstinents, elle rappellera avec Molière, à ces intransigeants d'humeur grise, que :

La parfaite raison fuit toute extrémité
Et veut que l'on soit sage avec sobriété. »

EN EXIL

Londres, 2 mai 1910.

Cher ami,

Je profite de ce jour de mai, pluvieux et sombre, pour te résumer mes premières impressions sur Londres.

Tout d'abord, tandis que le train ralentit sa marche et que la gare approche, c'est l'inévitable déception: des maisons quadrangulaires, basses et grises sous un ciel terne, s'alignant en de longues et monotones perspectives; des jardinets délabrés, mal clôturés, où pendent quelques hardes qui ne peuvent être que grises; peu de vie apparente.

Il est vrai que nous traversons un quartier pauvre et que là-bas, autour de cheminées monumentales révélant l'industrie, il règne, il doit régner, une activité de fourmillement.

Mais cela, c'est le Londres intime, celui où l'on ne va guère: ce qu'il faut connaître c'est le Strand, Piccadilly, Trafalgar Square. Car ici, comme ailleurs, les Cook et les Baedeker préfèrent vous révéler une rue de Bourg plutôt qu'un Rôtilion.

Arrivé à Waterloo Station j'ai, pour ne pas avoir l'air gourde, suivi la foule, pensant normalement aboutir à la sortie. Erreur: la foule ne faisait que changer de train. Aussi ai-je dû rebrousser chemin.

Un aimable londonien heureusement m'a

indiqué ma destination, et me voici dans une famille anglaise ne parlant que l'anglais.

Pour mes débuts, j'y bafouille tant bien que mal, tâchant de coordonner pratiquement mes maigres connaissances de continental. Je suis déjà très fier. Les dames que j'ai vues trouvent que je parle très bien; il est vrai que les hommes, eux, ne me comprennent pas.

J'habite dans le nord un quartier d'honnêtes bourgeois que je vois chaque matin, en attendant de faire la même chose, se précipiter vers leur train à destination de la City — le quartier général du travail londonien.

Pour se mettre au pas anglais (chacun sait que leur pied diffère du nôtre), il faut ouvrir la journée avec un repas pantagmétique; ensuite, dans un omnibus qui prend toujours la gauche, vous descendez vers le centre, humant à loisir l'odeur âcre des fritures que préparent les poissonniers, tandis que de pauvres diables tournant des pianos mécaniques, charment vos oreilles du dernier air connu.

Dans la cité, c'est la vie active. Peu ou pas de promeneurs. Des gens pressés, le front barré par le pli du souci profitent du bras que lève un gigantesque policeman pour traverser la rue, et disparaître dans quelque ruche. Car c'est derrière ces façades que tout un peuple travaille, échange, invente, combine pour le trop fameux « struggle for life ». C'est dans l'encombrement des bureaux que se brassent les millions, que se vendent et s'achètent les cargaisons, que se livrent les batailles à coups de télégrammes. Malheur aux vaincus!

Après avoir fait ces constatations, je suis entré dans un bar, comme un affairiste, prendre sur le pouce une mince pitance arrosée de « pale ale », la boisson nationale après le whisky.

Normalement, j'ai clôturé cette sortie en m'émerveillant sur le marbre d'un « lavatory » (oui, mon vieux, du vrai marbre!). Ils sont vraiment splendides, mais je dois le reconnaître, mal répartis, comme partout. Dans certains quartiers, impossible d'en trouver un, alors que dans d'autres, il n'y a qu'à se tromper de porte!

Ecris-moi bientôt, et dis-moi ce qui se passe chez nous!

Ton vieux copain qui te serre la rame.

H. S.

VIEUX-LAUSANNE

Les archéologues se sont emparés du vieux Evêché de Lausanne, ou du moins de ce qu'il en reste. Ils le dissèquent, en scrutent tous les coins et recoins, afin d'arracher à ces vénérables pierres, patinées, effritées par les ans, leurs secrets les plus intimes.

Quand ils auront terminé leurs minutieuses investigations et retrouvé, sur ces vieux murs, la trace de toutes leurs péripéties à travers les siècles, les archéologues-historiens céderont la place aux archéologues-reconstituants, qui chercheront, au moyen des indications recueillies, à rétablir tant bien que mal l'état des lieux, tel qu'il était au temps jadis.

Pourvu seulement que les premiers n'imposent pas aux seconds l'obligation de respecter outre mesure, dans leur œuvre de reconstitution — comme cela se voit ailleurs — en les dénarrant, en les cataloguant, par des dates ou autres signes, les traces de tout genre, mutilations inconscientes ou voulues, transformations malheureuses, restaurations maladroites, etc., laissées au cours des siècles par les divers occupants. Et qu'ainsi on ne sacrifie complètement le côté esthétique, compris et goûté du grand nombre, à un intérêt historique, très relatif en l'occurrence, et que ne comprend et n'apprécie qu'une infime minorité d'initiés. Ces derniers n'ont-ils pas assez, pour satisfaire leurs désirs et sauvegarder les droits de l'histoire, des notes, relevés, croquis, etc., recueillis